



Archives de sciences sociales des religions

152 | octobre-décembre 2010
Bulletin Bibliographique

Frederick M. Smith, *The self possessed. Deity and Spirit Possession in South Asian Literature and Civilisation*

New York, Columbia University Press, 2006, XXVII + 701 p.

André Padoux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/22084>
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2010
Pagination : 9-242
ISBN : 9782713223013
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

André Padoux, « Frederick M. Smith, *The self possessed. Deity and Spirit Possession in South Asian Literature and Civilisation* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 152 | octobre-décembre 2010, document 152-104, mis en ligne le 06 mai 2011, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/22084>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

Frederick M. Smith, The self possessed. Deity and Spirit Possession in South Asian Literature and Civilisation

New York, Columbia University Press, 2006, XXVII + 701 p.

André Padoux

RÉFÉRENCE

Frederick M. Smith, *The self possessed. Deity and Spirit Possession in South Asian Literature and Civilisation*, New York, Columbia University Press, 2006, XXVII + 701 p

- 1 On peut trouver qu'il est bien tard maintenant pour rendre compte d'un ouvrage paru en 2006. Mais celui-ci, qui avait fait un certain bruit aux États-Unis, dans le milieu indianiste, ne nous est que récemment parvenu, or il mérite d'être mentionné. Le thème en est en effet important, car différentes formes de ce que l'on peut, de façon générale, nommer possession se rencontrent, en Inde, du brahmanisme et même de l'époque védique à l'hindouisme contemporain et elles sont également présentes dans le bouddhisme d'autres pays de l'Asie du Sud et du Sud-Est et en Extrême-Orient. La possession est (et a sans doute toujours été) un trait caractéristique des cultes autochtones de ces régions et notamment de ceux de l'Inde où elle caractérise l'hindouisme "populaire" ; et c'est dans ce domaine-là qu'elle a surtout été étudiée (*Arch.*, 148-135). En examiner systématiquement la présence dans les textes sanskrits et dans les formes religieuses "lettrées", c'est-à-dire rattachées directement ou indirectement à la Révélation védique, est donc une chose nouvelle, qui peut être d'autant plus intéressante qu'elle est entreprise dans un esprit nouveau et original.
- 2 L'idée de départ de l'auteur, qui est indianiste de formation et dispose d'une solide base sanskrite, est que la possession, telle que l'ont décrite les anthropologues ou ethnographes, ou que l'ont présentée jusqu'à présent les indianistes, ne fait pas

apparaître la totalité (*the full spectrum*) de ce qu'en disent les textes sanskrits. Il faut donc, selon lui, rechercher tout ce que l'on peut trouver sur la possession dans la littérature sanskrite, du Vêda à nos jours, cela devant se faire dans l'esprit tant du philologue que de l'ethnologue, car les éléments modernes apportent souvent des lumières qui éclairent les conceptions anciennes. Renonçant ainsi aux paramètres essentiellement occidentaux qui ont informé jusqu'à présent la recherche, on verrait que la possession en tant qu'*indigenous category* n'est pas une chose simple, pouvant se décrire comme une pratique particulière et définissable, mais une réalité infiniment diverse, « mettant en jeu des éléments émotionnels, esthétiques, de langage et d'identité personnelle ». C'est cette complexité qu'il entend montrer en faisant apparaître du même coup des aspects importants de l'expérience religieuse et même de la nature humaine. Vaste programme ! Et dont la réalisation est d'autant moins aisée que les textes sanskrits auxquels on peut se référer ne sont généralement pas descriptifs, mais normatifs – d'où le recours à l'étude ethnographique de cas modernes : mais jusqu'où le présent tel qu'on peut le voir décrit ou vécu aujourd'hui éclaire-t-il valablement le passé ? On voit combien l'entreprise est ambitieuse – et combien elle peut être admirée..., mais aussi critiquée.

- 3 Au départ, le terme même, occidental, de possession fait problème, car nous l'employons pour désigner des états de corps et d'esprit (de "corps-esprit") différents, intervenus (subis ou provoqués) et vécus différemment. Le fait que le sanskrit, de son côté, use de plusieurs termes employés de façon, semble-t-il, peu systématique ne fait que compliquer le problème. L'auteur, conscient de ces difficultés, envisage d'abord (dans les cent soixante-dix premières pages) plusieurs définitions possibles de la possession et divers vocabulaires dont ceux des langues vernaculaires indiennes, ce qui, pour ces dernières, n'est pas inintéressant, sinon réellement utile.
- 4 Le domaine indien, sanskrit, où se rencontrent les termes *āveśa*, *samāveśa*, *praveśa*, appliqués diversement à des faits également divers, est ensuite envisagé par catégories de textes. D'abord (pp. 173-362), ce que l'auteur nomme *Classical literature*, qu'il suit du Vêda aux Upaniṣads, etc. et quasiment jusqu'à nos jours. Mais les termes en ॐvis du domaine védique visent des pénétrations de toutes sortes qu'on ne saurait guère considérer toutes comme des possessions, même au sens large de ce mot. Il en est de même des Upaniṣads. Divers cas de ce que F. Smith considère comme possession se trouvent aussi dans le Mahābhārata (rien n'existe qui ne s'y trouve, dit la tradition...) Mais ces cas sont d'autant plus nombreux que les termes sanskrits utilisés peuvent s'appliquer à des pénétrations ou invasions (*pervasion*, dit très bien l'anglais) des sortes les plus diverses. Est également relevé le rôle de la possession dans le yoga – où il s'agit en fait surtout de la pénétration de l'esprit du yogin dans le corps d'un autre *paradehapraveśa*, ce que l'on rencontre d'ailleurs également parmi les exemples tirés du Mahābhārata. F. Smith en note même des cas dans la dévotion, la *bhakti*, que l'on peut en effet considérer, quand elle est intense, comme une possession du dévot par la déité qu'il adore. Il en montre un cas célèbre, celui de Caitanya, dont la dévotion extatique au dieu Krishna prenait les formes, notamment physiques, corporelles, les plus extrêmes.
- 5 L'ensemble de ces cas est impressionnant, mais F. Smith a le défaut, sinon de confondre, du moins de mettre sur le même plan transe, possession et absorption mystique, qui sont des choses différentes, même s'il est parfois difficile de tracer une ligne de séparation entre ces diverses formes d'expérience vécue.
- 6 Ce relevé d'instances en réalité assez différentes fait du moins ressortir la forte présence en Inde, dès une époque très ancienne, de la conviction qu'il est possible, normal même,

pour une entité divine ou pour un être humain d'en "pénétrer" un autre, de l'animer ou le réanimer, de le posséder, le saisir, le soumettre à son influence ou à son empire. On aurait ainsi affaire à une porosité, une fluidité, de la personnalité. Ce serait là, en fait, comme certains l'ont souligné, un trait caractéristique de la personnalité indienne, qui serait celle d'un être à la fois lié étroitement à ("pénétré" par ?) son milieu social et aux contours relativement incertains, donc "pénétrables".

- 7 La dernière partie, « Wordly and Otherwordly Ruptures. Possession as a Healing Modality » (pp. 363-555), envisage la possession, l'*āveśā*, dans le domaine tantrique, où elle occupe une place appréciable aussi bien dans les pratiques rituelles, spirituelles ou magiques que dans les spéculations. Cette portion de l'ouvrage me paraît souvent fort discutable. Elle est superficielle et contient des inexactitudes. Souligner le rôle important de la possession dans les textes tantriques est certainement opportun ; vouloir montrer l'influence que cette notion a pu avoir sur des représentations plastiques était intéressant (même si les images reproduites sont plus illustratives que convaincantes). Le chapitre « Tantra and the diaspora of childhood possession » est un peu inattendu – mais il est intéressant par certaines références, notamment à une forme de possession par des enfants à des fins magiques, le *svasthāveśā*, qui est généralement ignorée. Il est opportun, aussi, de rappeler la place accordée à la possession par la médecine traditionnelle indienne comme cause de certaines maladies, notamment psychiques. C'est ce que fait le dernier chapitre, « The medicalization of possession in Ayurveda and Tantra » ; mais encore ne faudrait-il pas en exagérer l'importance, ni mettre dans le même panier des faits sans doute voisins dans la pratique mais tout de même différents, comme, par exemple, la démonologie et la possession. Rattacher les développements tantriques à l'Atharvaveda semble plus intellectuellement intéressant qu'historiquement valable. Il y a là des développements et des rapprochements souvent plus brillants que fondés.
- 8 D'une manière générale, d'ailleurs, on peut juger imprudente la volonté de rassembler sous une même problématique un ensemble de faits (ou, plus exactement, de descriptions ou prescriptions de conduites) qui sont en réalité tout à fait divers puisque décrits comme se produisant dans des contextes différents. En outre, l'étude et la compréhension d'un texte sanskrit sur l'*āveśā* (terme aux sens divers !) et celles de phénomènes de transe, d'extase ou de possession (termes ayant chacun plusieurs sens) sont deux activités intellectuelles ou formes de recherche différentes. Vouloir ensuite passer de là à l'explication psychologique des « états de conscience modifiés » auxquels se ramènent en dernière analyse les faits (que l'on a cru voir) décrits dans les textes, est accroître encore l'arbitraire de l'entreprise.
- 9 Mais il faut reconnaître que celle-ci était très intéressante. Affronter cette gageure était tentant pour un esprit curieux et incontestablement subtil et ingénieux. Quelles que soient donc les critiques ou réserves que l'on puisse formuler sur cet ouvrage, il reste qu'il est à bien des égards exceptionnel et du plus vif intérêt, notamment par la masse de faits et le nombre de références textuelles qu'il rassemble. Il est en revanche contestable, d'abord dans sa tentative de couvrir un champ immense, mais aussi et surtout dans sa construction théorique : dans l'organisation et la présentation – et surtout dans l'interprétation – des matériaux. Il y a cinquante pages de bibliographie, dont dix pour les sources sanskrites ; trente-cinq pages d'index. C'est un travail impressionnant. Un critique américain le qualifiait de *fascinating but idiosyncratic*, ce qui n'en est pas une mauvaise description. Ce gros volume peut agacer (*exasperate*, disait le même critique), mais il est intelligent : être en désaccord avec lui est une occasion de revenir utilement

sur certains problèmes, de les voir d'un œil nouveau. On ne saurait donc trop en recommander la lecture.